



Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

34 | 2004

Sociologie économique et économie de l'Antiquité. A propos de Max Weber

Commentaire : Weber et la comptabilité, Bücher et l'industrie

Dominic Rathbone



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/248>

DOI : 10.4000/ccrh.248

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Dominic Rathbone, « *Commentaire : Weber et la comptabilité, Bücher et l'industrie* », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 34 | 2004, mis en ligne le 05 septembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/248> ; DOI : 10.4000/ccrh.248

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Commentaire : *Weber et la comptabilité, Bücher et l'industrie*

Dominic Rathbone

NOTE DE L'ÉDITEUR

Texte traduit par Cécile Soudan (CRH-CNRS) et revu par Hinnerk Bruhns (CNRS).

Introduction

- 1 Dans cette communication, je me propose d'ébaucher quelques commentaires sur l'importance historique que Weber a accordée aux techniques comptables, et à la catégorisation, qu'a établie Bücher, des formes d'organisation de l'industrie¹ (*Gewerbe*), en me référant aux textes d'Alain et François Bresson d'une part et de Peter Spahn d'autre part. J'interviendrai en tant qu'historien du monde romain².
- 2 L'historien de l'économie de l'Antiquité gréco-romaine travaille dans un environnement fragmentaire, trouble et instable. Les données sont rares, la plupart des informations sont indirectes et toute tentative pour reconstruire les événements, sans parler de les expliquer, nécessite un travail d'hypothèse et d'imagination. La collecte et le classement des données, tout comme les questions posées par la recherche d'explication, sont façonnées par des conceptions qui ont leur origine dans le système économique du secteur développé, industrialisé, capitaliste et orienté vers la croissance du monde moderne, dans lequel nous vivons ; en bref, le « capitalisme ». Pour certains économistes, en particulier les partisans de l'économie de marché, le capitalisme est la forme à la fois « idéale » et « naturelle » de l'économie, bien qu'il ne date que d'un peu plus de deux cents ans et que son impact reste encore limité à l'échelle mondiale. Ils considèrent les économies moins « développées » – modernes ou anciennes – caractérisées par peu ou pas de croissance, comme des économies capitalistes imparfaites, retardées dans leur

évolution par des contraintes soit politiques et culturelles, soit technologiques ou matérielles³. Pour d'autres, en particulier pour les économistes influencés par la sociologie et l'anthropologie, le capitalisme n'est qu'un système économique distinct parmi d'autres ; mais ces autres systèmes tendent toutefois à être définis et expliqués à l'auditoire de notre époque par leurs différences avec le capitalisme⁴. Voilà deux interprétations dominantes (parmi le large éventail de solutions) concernant la question centrale de la liaison entre l'histoire ancienne et l'économie moderne, pourquoi est-ce que certains pays ont été ou sont riches et d'autres pauvres ? On pourrait formuler cette question autrement, de façon à la rendre plus spécifique, plus historique : pourquoi l'Italie romaine du premier siècle après J.-C. n'a-t-elle pas connu de révolution industrielle ?

- 3 Il y a deux champs illimités de débat perpétuel. Tout d'abord, combien peut-on identifier de types significatifs d'économies pré-, proto- ou non-capitalistes ? Question subsidiaire, chacun de ces types dépend-il d'un *trend* ou d'un cycle historique ? Ensuite, quels sont les critères, en particulier les critères les plus pertinents, permettant d'établir la distinction entre ces différents types d'économies, et d'expliquer leurs différences ? Ce n'est pas seulement le passé qui doit être retracé ; il se peut que l'exploration historique réduise la confiance que nous accordons à une définition monolithique du capitalisme moderne. L'historien du monde antique pourrait se demander, par exemple, s'il a existé une unique économie gréco-romaine, distincte de celle qui l'a précédée et de celle qui l'a suivie, et peut-être située dans une séquence d'évolution. Il pourrait également se demander si l'économie de l'Empire romain était si différente de l'économie de la Grèce classique, au point qu'on doive leur assigner des types ou des systèmes distincts. Le niveau du développement romain était-il supérieur à celui de la plupart des économies prémodernes ? Dans cette recherche pour identifier et expliquer les similitudes et les différences, quel poids pourrait être accordé non seulement aux diverses circonstances géographiques et technologiques qui ont affecté la production et la distribution, mais aussi aux normes culturelles affectant la pensée et le comportement économiques ? Ces questions trouvent une illustration dans la conception des techniques comptables de Weber et dans la typologie de l'industrie (*Gewerbe*) établie par Bücher.

Weber et la comptabilité

- 4 La préoccupation centrale dans l'œuvre de Max Weber a été, comme le montre Hinnerk Bruhns, de définir et d'expliquer le capitalisme moderne et de cerner dans quelles sortes d'États, de sociétés et de cultures il pouvait s'épanouir. Son approche a été assurément historique ; Weber a toujours gardé un intérêt pour l'Antiquité gréco-romaine. Cependant, contrairement à Bücher et à Meyer, il n'a pas tenté d'élaborer une catégorisation cohérente des économies et des systèmes économiques passés. On trouve toutefois chez Weber une certaine cohérence des idées, idée de l'importance de la société organisée en cité pour le capitalisme et idée que le capitalisme était plus développé dans la cité médiévale que dans la *polis* antique. Les *Agrarverhältnisse* de Weber (1909) présentent quelques observations relevant apparemment d'un souci de classification. Par exemple, que les économies non monétisées de Carthage et de la Rome républicaine étaient plus capitalistes que l'économie dirigée de l'Égypte ptolémaïque, et que l'Empire romain (*pax Augusta*) a éliminé le capitalisme de la République. Mais l'intention réelle de ce souci de classification est de défendre la conclusion en forme d'avertissement selon

laquelle les bureaucraties monarchiques qui apportent « l'ordre », en particulier dans l'Allemagne contemporaine, sont ennemies de la libre entreprise. Il est implicite que Weber n'appliquait aucun modèle de développement universel ; le niveau de développement capitaliste d'une société pouvait régresser sous l'effet de changements politiques et culturels.

- 5 En 1920, dans sa *Vorbemerkung* (Avant-propos) aux *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, Weber, donne une formulation concise de sa définition du capitalisme :

Allerdings ist Kapitalismus identisch mit dem Streben
nach Gewinn, im kontinuierlichen, rationalen
kapitalistischen Betrieb : nach immer *erneutem*
Gewinn : nach *Rentabilität*⁵.

La principale condition préalable, et l'unique caractéristique du capitalisme moderne, est l'utilisation d'un travail salarié libre – seule façon de disposer d'une analyse précise, en termes monétaires, des coûts salariaux. Selon ce critère, les sociétés grecques et romaines qui recouraient aux esclaves n'étaient pas capitalistes bien que, dans la mesure où la main d'œuvre esclave était commercialisée, l'esclavage fût plus « rationnel » que le système du colonat de la Rome tardive ou que celui du servage médiéval⁶. Les Romains disposaient en outre d'un marché foncier libre beaucoup plus capitaliste que le système féodal. En effet, dans la *Römische Agrargeschichte* (1891), Weber avait affirmé avec enthousiasme que, dans la République romaine, le libre accès à l'*ager publicus* permettait « den schrankenlosesten Kapitalismus⁷ ». Dans la définition qu'il donne du capitalisme, et de ce qui le fait fonctionner, d'autres facteurs, en gros la technologie et la culture, sont secondaires par rapport au travail – et à la terre, dans un contexte de comparaison historique. Peut-être est-ce son intérêt pour l'État et la société qui lui fait ignorer les ressources matérielles.

- 6 Pour Weber, dont l'intérêt principal visait, soit la prise de décision capitaliste, soit le capitalisme en tant que système, la technique comptable a toujours constitué un de ces facteurs secondaires. Comme il l'écrit dans la *Vorbemerkung* aux *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*,

Daß eine wirklich genaue Rechnung und Schätzung
ganz unterbleibt : rein schätzungsmäßig oder einfach
traditionell und konventionell verfahren wird,
kommt in jeder Form von kapitalistischer
Unternehmung bis heute vor, wo immer die
Umstände nicht zu genauer Rechnung drängen. Aber
das sind Punkte, die nur den Grad der *Rationalität* des
kapitalistischen Erwerbs betreffen⁸.

- 7 Dans *Wirtschaft und Gesellschaft*, publié à titre posthume en 1922, Weber spécifie qu'il considère la comptabilité en partie double comme importante, mais seulement comme la technique comptable la plus avancée « à ce jour⁹ ». Weber passe donc sous silence la thèse de Sombart selon laquelle l'invention de la comptabilité en partie double aurait permis l'avènement du capitalisme. La réciproque de cette idée, à savoir que l'absence de partie double dans les comptes, en Grèce et à Rome, traduit le désintérêt des anciens pour l'analyse du profit, fut relancée par Mickwitz, suivi à son tour par Finley¹⁰. Weber a cependant, affirmé, apparemment sous forme de simple supposition, que la comptabilité gréco-romaine n'était pas « commerciale », exception faite des comptes bancaires¹¹.

- 8 Dans leur contribution, Alain et François Bresson soumettent à une analyse financière moderne, une histoire de procédure (Démosthène, *Contre Lakritos*) qui traite d'un prêt maritime fait à Athènes, dans les années 320 av. J.-C. S'opposant à l'interprétation

primitiviste selon laquelle ces prêts sont l'indication que les marchands de la Grèce antique étaient économiquement (et socialement) marginaux, ils montrent que cet emprunt était une tactique rationnelle – aujourd'hui appelée « effet de levier » – destinée à accroître l'échelle et la profitabilité potentielle de l'entreprise : une tactique à la portée seulement de ceux qui avaient les moyens de couvrir le risque accru encouru si l'expédition ne faisait pas de profit¹². Ils montrent également que les taux d'intérêt exceptionnellement élevés des prêts maritimes sont la preuve que les prêteurs faisaient une évaluation rationnelle des risques accrus, comparés aux prêts normaux non maritimes. Autrement dit, les prêteurs faisaient une analyse en termes de « coûts d'opportunité ». En effet, les taux étaient plus élevés pour les expéditions qui partaient tardivement dans la saison de navigation, quand donc les risques étaient plus importants que la moyenne. Alain et François Bresson concèdent que ces pratiques reflètent probablement davantage l'expérience empirique qu'un calcul formellement rationnel des risques, et qu'elles pourraient entrer dans le modèle de « rationalité limitée » de Herbert Simon – limitée par l'information disponible. Néanmoins, ces pratiques étaient « capitalistes », au sens de Weber, dans la mesure où l'intention était « formellement rationnelle » plutôt que « matériellement rationnelle » : le but était plutôt d'augmenter la profitabilité que de servir quelques desseins sociaux.

- 9 Nous pouvons, bien sûr, détecter d'autres limites à la rationalité des pratiques commerciales antiques, mais la signification historique de ces limites ne peut être évaluée que comparativement aux limites dans d'autres sociétés. Il y a un aspect quantitatif doté d'un impact qualitatif. Il se peut que l'investissement annuel que représentaient les expéditions maritimes marchandes de l'Athènes des v^e et iv^e siècles avant notre ère ait été bien inférieur à l'investissement mobilisé pour les expéditions entreprises par une grande cité portuaire européenne, entre la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne, à la fois en termes absolus et relativement à l'investissement dans l'agriculture. Il s'agissait donc, peut-être, d'un marché financier plus restreint, moins compétitif et moins professionnel. Dans les discours de Démosthène, les prêteurs maritimes rencontrent les emprunteurs, apparemment, toujours par hasard. Cela reflète l'idéologie de l'élite de l'époque, qui montrait un désintérêt, voire un certain dégoût, vis-à-vis des « affaires » par opposition à l'agriculture, ce qui, selon Finley et d'autres, représente une mentalité et un comportement réellement non capitalistes. L'étude des Bresson met en doute l'amateurisme des prêteurs et soutient, au contraire, que l'idéologie était un outil de contrôle social, qui, délibérément, servait à masquer la réalité. Quelles que soient les conclusions que l'on peut tirer pour Athènes d'une comparaison avec les villes portuaires du début de la période moderne, en termes quantitatifs et qualitatifs, le monde romain du ii^e siècle avant notre ère jusqu'au iii^e siècle après J.-C. se situait à un autre niveau¹³. Déjà vers le ii^e siècle avant J.-C., Caton l'Ancien accordait des prêts maritimes à un consortium (*societas*) composé, paraît-il, de cinquante négociants, et ce, probablement, avec d'autres investisseurs. Cette situation présuppose un système comptable sophistiqué permettant, chaque année, la répartition des profits et des pertes. Pour cela, les Romains avaient mis en place des règles détaillées, comme nous le prouve le *Digeste* de Justinien. D'une façon moralisatrice, les élites romaines tentaient encore, parfois, de voiler leurs comportements économiques sous l'idéologie des élites de la Grèce classique, même si la plupart de leurs membres pensaient bien que le commerce à grande échelle, les contrats d'État, le prêt (en tout cas le prêt « d'affaires ») et autres entreprises n'avaient nullement à être cachés¹⁴. Selon la *Wirtschaftsgeschichte* (1919-1920), Weber voit l'origine de la

comptabilité du capital dans la *commenda* bilatérale du Moyen Âge par laquelle celui qui finançait une expédition marchande prenait, par exemple, 75 % des profits s'il avait fourni 100 % du capital, ou la moitié s'il en avait fourni les deux tiers. Pour Weber, il s'agit là d'une avance sur les prêts maritimes tels qu'ils sont encore pratiqués au début de la période médiévale, mais il exagère grossièrement la rationalité de ces arrangements par *commenda* et, comme le montrent les Bresson, il sous-estime la complexité des prêts maritimes antiques¹⁵. Weber sous-estime, en outre, la grande flexibilité de la *societas* romaine, qui pouvait être combinée avec des prêts maritimes et d'autres prêts. On peut dire que, jusqu'à l'avènement des grandes compagnies maritimes du XVIII^e siècle, il n'y a rien eu de comparable aux grandes *societates*, comme celles des *publicani* (contractants privés dans la construction publique, l'approvisionnement et la collecte des impôts) qui ont duré des décennies en dépit des changements de partenaires¹⁶. Dans le secteur agricole également, des comptes remontant à l'Égypte romaine, que l'on n'avait précédemment pas reconnus ou mal compris, sont suffisamment complexes pour permettre une analyse managériale détaillée des coûts : l'essence de la profitabilité ; mais j'ai développé ce point ailleurs¹⁷.

- 10 Rien ne permet de croire que l'absence de techniques comptables adéquates ait fait obstacle au développement de prises de décisions financières formellement rationnelles, dans le monde gréco-romain. Les faits suggèrent au contraire que, lorsque les besoins financiers se développèrent, ce qui s'est passé à Athènes et, d'une manière beaucoup plus impressionnante, dans le monde romain, les techniques comptables ont été améliorées pour y faire face. Aucune de ces techniques n'a, semble-t-il, été aussi sophistiquée que l'idéale comptabilité en partie double moderne, mais comparativement, comme le présume Weber, elles n'étaient pas le contraire de « modernes » non plus.

Bücher et l'industrie

- 11 Dans sa contribution, Peter Spahn présente la typologie des *gewerbliche Betriebssysteme*, « systèmes organisationnels des activités industrielles » de Bücher, en 1892 ; il examine l'usage quelque peu erratique qu'en a fait Weber et nous le recommande comme un outil heuristique pour l'histoire économique antique. Les cinq types de Bücher sont les suivants : 1) l'industrie domestique (Hauswerk) ; 2) le travail loué (Lohnwerk) ; 3) le métier au sens restreint de « prix fait » (Handwerk, Preiswerk) ; 4) l'industrie mandatée à domicile (Verlag, Hausindustrie) ; 5) la fabrique (Fabrik).
- 12 Ils sont censés fonctionner comme des idéaux types et, dans une certaine mesure, comme des phases historiques. Bücher considère ainsi que les deux derniers types n'étaient pas connus dans l'Antiquité classique ; et que le troisième type, la vraie production artisanale, était rare. Spahn a raison de dire que de nombreux débats sur la fabrication dans l'Antiquité font référence à la « production artisanale » ou à l'« industrie », dans un sens généralisé qui ne permet pas de distinguer de façon adéquate, ou même pas du tout, entre différents systèmes de propriété, de contrôle, de financement, etc. Le terme d'« industrie », par exemple, peut estomper des différences cruciales entre des modes de fabrication modernes et antiques ; tandis que la « production artisanale » peut regrouper des formes de fabrication hors fabrique distinctes. Les catégories de Bücher offrent une approche stimulante de ces problèmes, même si nous tendons à adhérer à l'insatisfaction de Weber à l'égard de certaines d'entre elles, ou à l'égard de l'application qu'en fait

Bücher. Le problème le plus évident de cette classification réside dans le fait qu'elle place l'ensemble de l'esclavage gréco-romain dans la catégorie « production domestique ».

- 13 Bien que Weber insiste lui aussi sur le fait qu'une condition nécessaire à une véritable comptabilité capitaliste réside dans la séparation entre le domaine des affaires et le domaine domestique, et que le travail des esclaves, qui relève théoriquement du ménage, était difficile à évaluer en termes monétaires, il maintient également que lorsque les esclaves étaient achetés et vendus, l'esclavage était plus capitaliste que les formes de servage (voir *supra* la section « Weber et la comptabilité »). Il n'est guère plausible de classer des entreprises spécialisées telles que la fabrique d'épées (*ergasterion*) du père de Démosthène, les mines de Laurion ou la viticulture à grande échelle de l'Italie romaine ensemble avec les surplus, produits à temps partiel, par des unités familiales. Et ce serait absurde de placer dans ces surplus, la production de céramique à vernis noir campanienne B et la construction en *opus reticulatum* qui, toutes deux, utilisaient des formes déqualifiées de production de masse, « en tapis roulant », habituellement associées à la fabrique moderne¹⁸. Spahn reproche à Weber de dire qu'une partie de la production réalisée dans l'Antiquité par les esclaves doit plutôt être cataloguée dans la « production artisanale » car c'est ignorer une exigence de la définition de l'artisan proposé par Bücher : ce dernier doit posséder son équipement et ses matériaux. Mais si telle n'a peut-être pas été, précisément, la situation juridique de l'esclave et même de l'affranchi mis à l'ouvrage par son maître ou son patron, leur situation est tout à fait différente de la « production domestique » ; elle ressemble, à bien des égards, à la « franchise » moderne, une forme d'organisation de la manufacture et du commerce de détail que Bücher ne connaît pas ou semble ignorer. Les esclaves et les affranchis pouvaient aussi travailler pour un salaire. Comme le savent les spécialistes en droit romain, l'esclavage traverse toutes les catégories. La solution marxiste ingénieuse a été d'en faire la caractéristique spécifique de l'ensemble de l'économie gréco-romaine qui est devenue « le mode de production esclavagiste ». Quels que soient les différents problèmes que cela pose, la tentative de Bücher de faire entrer le génie dans une bouteille portant l'étiquette « production domestique » a échoué.
- 14 La façon dont Bücher traite le travail libre soulève également quelques difficultés. Je suis sceptique quant à l'argument positiviste selon lequel le « travail salarié », si l'on suit les définitions de Bücher, était bien plus répandu dans l'Antiquité gréco-romaine que la « production artisanale », puisque dans les sources écrites on trouve davantage mentions de salaires versés aux artisans que de prix d'objets fabriqués ou d'emplois. Ceci n'est simplement pas vrai dans l'exemple cité par Spahn : l'édit de Dioclétien sur les prix maximums de 301 après J.-C. concerne majoritairement des prix de produits textiles manufacturés (un exemple qui ne prouve d'ailleurs rien non plus). Ceci n'était pas non plus le cas dans l'Égypte romaine qui est la province de l'Empire romain pour laquelle nous possédons le plus de documents¹⁹. Suivant une voie parallèle à celle de Bücher, Weber considère l'importance des corporations d'artisans comme une indication selon laquelle la cité médiévale était davantage capitaliste que la *polis* antique. Je soupçonne cependant que les artisans indépendants qui appartenaient souvent à des « associations » volontaires (*collegia, sunodoi*) dotées de fonctions tant économiques que sociales, n'étaient pas moins nombreux dans les villes du monde romain ; quant à l'importance des corporations médiévales qui campaient sur leur monopole commercial, on peut soutenir qu'il s'agissait d'une barrière à la rationalité formelle du marché²⁰. La distinction que fait Bücher entre le « travail salarié » et la « fabrique », ou tout au moins l'usage restrictif

qu'il fait du terme « travail salarié » en ne l'appliquant qu'aux artisans travaillant pour leur compte, porte à confusion, mais elle peut être accidentellement utile. Il semble que Weber ait considéré la production en fabrique comme une forme hautement développée du travail salarié ; il pensait par ailleurs certainement que le travail salarié généralisé était spécifique au capitalisme moderne²¹. Plus nous en apprenons sur les conditions économiques dans le monde gréco-romain en dehors de l'Attique et de l'Italie, moins nous sommes enclins à croire en la domination du travail des esclaves. Pour ma part, j'aurais tendance à penser que, tandis que la zone méditerranéenne et le Proche-Orient partageaient diverses formes de travail dépendant durant les périodes classique et hellénistique, le travail salarié libre dominait l'ensemble de l'Empire romain, surpassant le travail des esclaves dans une proportion d'au moins deux pour un. La catégorie spécifique de la « fabrique », que distingue Bücher, pourrait offrir une stratégie plus prometteuse que celles de Marx ou de Weber, qui se focalisent sur le travail salarié libre pour saisir l'essence du capitalisme moderne.

Remarques conclusives

- 15 On ne peut pas écrire l'histoire économique sans recourir à des modèles ou à des données, et l'on note une constante dialectique entre les deux. Bien que l'épigraphie, à leur époque, fournissait déjà d'importantes contributions, ni Bücher ni Weber ne pouvaient prévoir l'abondance de données économiques produites par l'archéologie et la papyrologie, données qui ont rendu possibles des travaux de Rostovtzeff, de Heichelheim et de bien d'autres, et dont l'intensité ne faiblit pas. L'un des résultats a été de saper quelques-unes des hypothèses factuelles sur lesquelles Bücher et Weber fondaient leurs modèles, et d'autres subiront le même sort. Un exemple de premier plan est, selon moi, la réévaluation croissante de l'énorme différence quantitative, et par là également qualitative, de l'activité économique dans le monde romain par rapport à ce qu'elle était dans la Grèce classique. La fascination qu'a suscitée la collecte et l'analyse des nouvelles données a détourné des historiens tels que Rostovtzeff et Heichelheim du débat précédent autour des grands modèles. Par défaut, ils ont écrit en tant que « modernistes ». Une génération après, sous l'impulsion de Finley, le balancier est revenu vers l'« antimodernisme ». L'avenir réside dans le renouveau d'une dialectique plus prudente entre les modèles et les données toujours plus nombreuses, dans la reprise du travail inachevé de Weber sur la catégorisation et l'explication des différents types d'économies, et dans l'étude de l'antique avec le moderne, et non de l'antique contre le moderne.

NOTES

1. Note préliminaire (Hinnerk Bruhns) : la notion allemande de *Gewerbe* pose des problèmes de traduction à la fois en anglais et en français. Dominic Rathbone a choisi, pour la version anglaise de son texte, la traduction de « manufacture » ; dans la traduction française du texte de Peter Spahn, auquel se réfère Dominic Rathbone, le terme de *Gewerbe* est rendu par celui

d'« industrie », suivant ainsi l'usage des traductions françaises de Bücher au début du xx^e siècle. Nous avons par conséquent adopté ces usages dans la traduction française du texte de Dominic Rathbone, de même en ce qui concerne d'autres concepts utilisés par Bücher.

2. Je remercie Hinnerk Bruhns, pour son amabilité et son efficacité en tant qu'organisateur, éditeur, commentateur – avec Jean Andreau – ainsi que pour la révision soignée de la version française de mon texte. Je remercie également tous les participants à cette journée d'étude, en particulier Alain et François Bresson, pour leurs observations, ainsi que la *Bristish Academy*, qui a pris en charge mes frais de déplacement, et le *Leverhulme Trust*, qui m'a permis de mener à bien ces recherches.

3. Par exemple, David Landes, *The Wealth and Poverty of Nations*, New York, Norton, 1998.

4. L'exemple classique pour le monde gréco-romain est donné par Moses I. Finley, *The Ancient Economy*, London, Chatto & Windus, 1973, 2d ed., London, Hogarth Press, 1985.

5. Max Weber, « Vorbemerkung », in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. 1, Tübingen, Mohr, 1920, p. 4, trad. française : « En tout cas, le capitalisme s'identifie à la recherche du profit, dans le cadre d'une activité (*Betrieb*) capitaliste rationnelle et continue ; il s'agit donc de la recherche d'un profit toujours renouvelé : de la recherche de « rentabilité » ; Max Weber, « Avant-propos », in *Sociologie des religions*, textes réunis, traduits et présentés par Jean-Pierre Grossein, Introduction de Jean-Claude Passeron, Paris, Gallimard, 1996, p. 493.

6. Par exemple, « Vorbemerkung », p. 7-9, trad. française, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 496-500, « Agrarverhältnisse im Altertum », in *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, 3^e éd. (considérablement augmentée), 1909, vol. I, p. 52-188 ; cité d'après la réimpression dans Max Weber, *Gesammelte Aufsätze zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Tübingen, Mohr, 1924, p. 1-288, ici p. 13-32 ; trad. française, Max Weber, *Économie et société dans l'Antiquité*, précédé de *Les Causes sociales du déclin de la civilisation antique*, introduction de Hinnerk Bruhns, Paris, La Découverte, 1998, p. 99-118. Voir également la contribution de Raymond Descat, *infra*, p. 145-154.

7. *Die römische Agrargeschichte in ihrer Bedeutung für das Staats- und Privatrecht*, Stuttgart, Enke, 1891, p. 129 (« le capitalisme le plus débridé »). Cet avis est atténué et devient plus neutre et plus général dans les *Agrarverhältnisse* (1909). Les conférences données par Weber en 1919-1920 et reconstituées pour former l'ouvrage *Wirtschaftsgeschichte. Abriss des universalen Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Munich – Leipzig, Duncker & Humblot, 1923 ; trad. fr. *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, traduit par Christian Bouchindhomme, préface de Philippe Raynaud, Paris, Éditions Gallimard, 1991, ne comportent pas de mention du régime de la terre à Rome.

8. *Ibid.*, p. 5-6 ; trad. française, « Avant-propos », p. 495, « L'absence de calcul et d'évaluation précis, le recours à la pure estimation ou à des procédés simplement conventionnels ou traditionnels se rencontrent aujourd'hui encore dans toutes les formes d'opérations capitalistes, partout où les circonstances n'obligent pas à un calcul précis. Mais ce sont là des points qui ne concernent que le degré de rationalité du gain capitaliste. »

9. *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der verstehenden Soziologie*, Tübingen, Mohr, 1922, p. 49, trad. française, *Économie et société*, traduit de l'allemand par Julien Freund et alii, sous la direction de Jacques Chavy et d'Éric de Dampierre, tome 1^{er} Paris, Plon, 1971, réimpr. en 2 vol. en 1995 dans la collection « Agora Pocket », vol. 2, p. 139 *sqq.* Notez la nuance. Weber n'aurait pas été surpris par les critiques modernes qui sont faites à l'encontre de l'efficacité des comptes en partie double. Dans la *Wirtschaftsgeschichte*, la comptabilité en partie double n'est mentionnée qu'en passant et toujours comme élément secondaire.

10. Pour une discussion approfondie et des références sur ce débat, voir Alain et François Bresson. L'expression désobligeante qu'emploie Finley de façon gratuite est celle de « rudimentary book-keeping », p. 142, p. 181.

11. *Agrarverhältnisse*, p. 32, trad. fr., *Économie et société dans l'Antiquité*, p. 117. Dans *Wirtschaftsgeschichte*, p. 199, p. 224-225, (*Histoire économique*, p. 247-248, p. 277-279) il est dit que

les banques romaines disposaient de simples grands livres. Nous connaissons des grands livres et des brouillards de recettes et dépenses (*accepta et expensa*), tenus par des banques, grâce à des tablettes campaniennes et au *Digeste* car ils avaient valeur de preuves dans les affaires juridiques ; mais, à ma connaissance, on n'a encore trouvé ou reconnu aucun exemple de comptes de « gestion » pour une banque privée romaine.

12. Ou pratiquée bien sûr par des fraudeurs. En fait, les prêts maritimes réduisaient également le risque en cas de perte de la cargaison pour des raisons de délestage ou de naufrage.

13. Dominic Rathbone, « The Financing of Maritime Commerce in the Roman Empire, I-II A. D. », in Elio Lo Cascio, ed., *Credito e moneta nel mondo romano*, Bari, Edipuglia, 2003, p. 197-229.

14. L'écart entre la pratique et l'idéologie est joliment illustré par les récits de la vie de Caton l'Ancien, telle que la biographie écrite par Plutarque, où son Caton vitupère contre des activités économiques qu'il pratique lui-même de manière intensive et ouverte.

15. *Wirtschaftsgeschichte*, p. 181-184, trad. française, *Histoire économique*, p. 225-229. Weber se trompe lorsqu'il dit que, dans la Grèce antique, le prêteur contrôlait l'entreprise ; il ignore par ailleurs la variation des taux de ces prêts en fonction du risque et des associations souvent complexes entre un affréteur, des négociants et des prêteurs dans une même entreprise. L'intérêt de Weber pour ce sujet remonte à son essai *Zur Geschichte der Handelsgesellschaften im Mittelalter. Nach südeuropäischen Quellen*, Stuttgart, Enke, 1889 ; réimprimé dans Max Weber, *Gesammelte Aufsätze zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Tübingen, Mohr, 1924, p. 312-443. Aux pages 325-328, Weber fait une évaluation plus sobre des arrangements par la *commenda*.

16. La comparaison que fait Weber entre la *societas* romaine et la loi de partenariat allemande contemporaine dans *Geschichte der Handelsgesellschaften*, p. 313-319, est viciée par des inexactitudes factuelles et des suppositions anachroniques. Dans « Zum Problem der Betriebsführung in der antiken Wirtschaft », *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* 32, 1939, p. 1-25, Gunnar Mickwitz affirme que c'est à Florence au XIV^e siècle qu'a été pour la première fois correctement calculée la profitabilité d'une opération commerciale à l'aide d'une comptabilité en partie double. Il reconnaît toutefois qu'il manque de données pertinentes concernant la pratique dans l'Antiquité.

17. Dominic Rathbone, *Economic Rationalism and Rural Society in Third-Century AD Egypt. The Heronimos Archive and the Appianus Estate*, Cambridge University Press, 1991. Voir les articles qui traitent de la « rationalité » de cet ouvrage dans les actes de la conférence tenue en avril 2002, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, Aix-en-Provence, édités par André Tchernia, à paraître dans *Topoi*.

18. Andrea Carandini, *Schiavi in Italia : gli strumenti pensanti dei romani fra tarda repubblica e medio impero*, Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1988, stimulé par les travaux de Coarelli et Morel. Le titre de Carandini fait référence à l'usage dans la République antique : Crassus considérait ses esclaves comme des « outils vivants » (Plutarque, *Crassus*, 2.6) ; Varron les appelait des « outils parlants » (RR, 1.17.1). Dans la *Wirtschaftsgeschichte* de Weber, p. 121, trad. française, *Histoire économique*, p. 152 sq., le travail des esclaves est considéré comme incompatible avec la production en fabrique ; mais il s'agit d'une définition idéale, pas d'une observation historique.

19. Édit sur les prix, 445 entrées (chap. 49, 56-7) sur un total de 1399. Dans les chapitres 7 et 50-52, plus d'un tiers des « salaires » destinés aux ouvriers et artisans sont en fait des prix par produits ou par emploi. Cette information m'a été aimablement transmise par Michael Crawford. Elle figurera dans la nouvelle édition à paraître des *Fragments d'Aphrodisias*. Pour l'Égypte, Hans-Joachim Drexhage, *Preise, Mieten/Pachten, Kosten und Löhne im römischen Ägypten bis zum Regierungsantritt Diokletians*, St Katharinen, Scripta Mercaturae, 1991, p. 351-439 ; Dominic Rathbone, *Economic Rationalism*, op. cit., p. 166-174.

20. *Agrarverhältnisse*, p. 257-258, trad. française, *Économie et société dans l'Antiquité*, p. 367-369 ; sur les associations romaines, Jean-Michel Carrié, « Les associations professionnelles à l'époque tardive : entre *munus* et convivialité », p. 309-332, in Jean-Michel Carrié et R. Lizzi Testa, éd., «

Humana sapit » : études d'Antiquité tardive offertes à Lellia Cracco Ruggini, Turnhout, Brepols, 2002. Les affirmations dans l'air du temps selon lesquelles ces associations avaient avant tout un rôle religieux ignorent les types de preuves discutés par Jean-Michel Carrié.

21. Par exemple, *Agrarverhältnisse*, p. 144-145, trad. française, *Économie et société dans l'Antiquité*, p. 250-252. Les fabriques constituent une forme particulière du capitalisme moderne, mais elles ne sont pas en soi un élément essentiel du capitalisme.

AUTEUR

DOMINIC RATHBONE

Professeur d'histoire ancienne. King's College, London.